

de papa  
à Etienne

3 - XII - 50

M. J. J. J. J.

## BULLETIN CRITIQUE ET CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### LEXICOGRAPHIE.

Une thèse consacrée au vocabulaire d'un écrivain important du V<sup>e</sup> siècle retiendra sans nul doute l'attention des lecteurs de cette revue. Celle de S<sup>r</sup> Mary Magdeleine Mueller, *The Vocabulary of Pope St. Leo the Great* (*The Catholic University of America. Patristic Studies*, vol. LXVII, 1943) souffre malheureusement, comme il est arrivé à d'autres volumes de la collection, d'une élaboration insuffisante ; c'est-à-dire que l'auteur, ayant conçu un cadre *a priori* pour recueillir les matériaux de son dépouillement, n'a pas su, en cours de route, lui imposer les remaniements nécessaires. Des compartimentages se révèlent, à l'usage, ou arbitraires, ou purement formels, ou gênants, en ce qu'ils empêchent d'avoir des faits une perception bien claire. Quelques exemples : parmi les « mots de frappe récente », S<sup>r</sup> M. distingue des verbes dérivés de noms ; on y relève *plasmare*, qui pourrait figurer à côté de *anathemare*, *blasphemare* parmi les verbes dérivés du grec ; mais non point *deviare*, *incarnari*, *incorporare*, rangés, eux, parmi les composés avec préverbe prépositionnel ! A la suite des verbes dérivés de noms et dérivés d'adjectifs viennent les composés en *-ficare* : voisinage qui fait ressortir l'illogisme de pareilles divisions : car le suffixe passe-partout souligne justement le néologisme (*beatificare*, *clarificare*, *sanctificare*, *vivificare*) et laisse à l'adjectif sa pleine valeur, qu'on ne perçoit plus guère, par contre, dans *sequestrari*, *tristari* !

Combien insuffisantes aussi se révèlent à l'usage des classifications qui enregistrent sous la rubrique « *Rare Words* » *undecimus* et *ducentessimus* (ce dernier par erreur : il s'agit en réalité de *ducentessimus* et *sexagesimus*, adjectif plus rare encore, il est vrai !). La présence, d'autre part, de *Arianus* et de *Constantinopolitanus* parmi les *Late Words* apparaît comme une lapalissade ! Et du fait que la rubrique « Néologismes » a accueilli, à côté de *Nestorianus* et de *Pelagianus*, *Priscillianus*, *Priscillianista*, lui, est négligé. *Sponsus* est relevé à

titre de participe parfait employé substantivement ; sans doute ! mais était-il encore senti comme tel par les contemporains de saint Léon ?

La multiplication des rubriques, parfois inadéquates (on ne voit guère l'intérêt qu'il y a à distinguer *Extension of Meaning* et *Restriction of Meaning*, p. ex.), nous empêche de percevoir des faits significatifs : telle la prédominance des verbes en *-are* et *-ari* — la « conjugaison vivante », déjà — parmi les formations récentes : plus de 80 % des verbes étudiés dans le chap. *Late Latin Words* appartiennent à cette catégorie, qui ne compte que 50 % environ des verbes attestés antérieurement, mais dont l'emploi se généralise à la période considérée.

Le choix des faits à retenir dans une étude sémantique ne nous paraît pas toujours judicieux. Il faut se garder, quand on relève les sens d'un mot, de lui endosser sans discrimination, ceux qu'il tient de son contexte : celui de *coronare* n'est pas altéré dans *spinis coronatum*. A quoi bon, dès lors, retenir celui de « to crown with thorns » (p. 109) ? *Gubernare* garde son sens, métaphorique, mais très courant, dans : *qui Alexandrinam primus Ecclesiam gubernavit* (p. 111) : inutile, dès lors, de relever celui de « to govern ecclesiastical affairs » !

Il en va tout autrement pour *agricultura* dans : *ad agriculturam nos mysticam vocat* ; l'épithète lui confère un sens tout spécial. Or, ici, *mysticus*, qui garde son sens habituel, est relevé (p. 170), et non point *agricultura* !

Nous nous sommes quelque peu étendu sur ces critiques, parce qu'elles portent sur des questions de méthode. La thèse de S<sup>r</sup> Mueller comporte aussi (ch. IV) une étude du vocabulaire ecclésiastique de saint Léon, groupé autour de notions telles que Dieu, l'Église, la vie chrétienne, etc. : on souhaiterait que se multiplient de pareils travaux, dont les recherches sur l'histoire du sentiment religieux, d'une part, sur celle du style (formation de poncifs, etc.) peuvent tirer un si grand profit. Le chap. V, enfin, consacré à la titulature et aux formules d'adresse, est une contribution intéressante à l'épistolographie de la fin de l'Antiquité et du haut moyen âge. Mais *diligentia*, *fides* et, dans l'exemple cité p. 222, *devotio* ressortissent-ils bien à la titulature ?

Au total, dépouillement consciencieux et qui, utilisé avec prudence, rendra de réels services : nous apprécierons d'autant plus une contribution de ce poids à nos recherches que les glanes lexicographiques ci-après proviennent de publications très diverses.

Les *Miscellanea J. Gessler* (s. l. n. d., 1948) nous apportent trois

contributions lexicographiques : celle de M. G. Garitte, *DOMINICUM* (t. I, pp. 522-525) complète l'étude de Fr. J. Dölger (*Antike und Christentum*, VI, 1941, pp. 161-195) « sur les termes employés dans l'antiquité chrétienne pour désigner l'église [= édifice du culte chrétien] ». Deux versions latines de la Vie de saint Antoine l'Ermite de Saint-Athanase, l'une anonyme (naguère publiée par les soins de M. Garitte), l'autre d'Évagre, nous font assister, chez ce dernier, à l'éviction quasi-totale de *dominicum*, terme d'origine populaire, dont il sentait encore le vulgarisme. M. Garitte cite aussi un nouvel emploi de *basilica dominica* pour rendre τὸ κυριακόν : « le mot *basilica* aurait commencé à remplacer *dominicum* vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, et pendant la période de transition, on a dû désigner l'église par l'expression *basilica dominica*, afin de la distinguer de la « basilique » païenne ».

M. Gorissen (*ibid.*, t. I, pp. 548-551), *Capitulare de Villis* « *Corona de racemis* », fournit une explication nouvelle du cap. 22 du fameux capitulaire. Il s'agit de la conservation des grappes (*racemus* = *uva*, déjà chez Grégoire de Tours) ; le rapprochement avec les textes d'agronomes latins montre que *corona* doit être une mesure de capacité. Or, dans le Maasgouw, la *kroon*, aujourd'hui encore, désigne la marque de certains pots et le pot lui-même, d'une contenance d'une trentaine de litres, pour celui de trois couronnes, et d'environ 25 l. pour celui de deux. Du Cange d'autre part (II, 574) cite un texte attestant l'usage de la dite mesure dans le Nord de la France en 1223.

M. Albert Henry (*ibid.*, t. I, pp. 596-601) (*A propos de CRAMIQUE, Notes de Linguistique et de Gastronomie*), commente deux textes d'origine nivelloise, qui jettent quelque lumière sur l'étymologie d'un mot (francisation du flamand *kramiek*) auquel les germanistes ne trouvent pas d'explication satisfaisante. L'un de ces textes, extrait d'un cartulaire inédit, date de 1218 ; il s'agit de prescriptions pour la confection de gâteaux. Nous en détachons les passages qui nous intéressent directement : ...*placente de bono caseo debent esse, et in pista* (= forme, semble-t-il, plutôt que pétrin) *cremmicham unam debent continere...* ; ...*canistelli vero, farinam unius cremmiche debent continere...* De même que dans le texte d'origine rémoise cité par Godefroy, II, 355 b, s. v. *cramiche*, « *cremmicha* semble bien désigner ici un élément de référence, objet, poids ou mesure, qui n'est pas autrement défini dans le document, parce que tout le monde, en ce temps, à Nivelles, savait de quoi il retournait ».

L'article de M. Étienne Sabbe : *Papyrus et parchemin au haut moyen âge* (*Miscellanea historica in honorem L. van der Essen*, t. I,

pp. 95-103, Louvain, 1947) est avant tout une contribution à l'histoire économique de la Gaule mérovingienne. Considérant à nouveau le diplôme de 716 conféré par Chilperic II à l'abbaye de Corbie, M. Sabbe s'arrête aux mots *carta tomi L* : cette expression — d'autres sources disent *chartarum tomi* — « est la traduction littérale de *Kartâs Tumâr*, c.-à-d. rouleau ou *Kartâs* de papyrus de 14 m. 50 débité en plus petits morceaux, feuilles ou rouleaux de 2 m. 40. *Tumâr*, selon Karabacek (*Das arabische Papier*, Vienne, 1887, p. 17) serait passé dans le latin médiéval sous la forme *tumario*.

Dans le même recueil (t. I, pp. 287-298), M. Ch. Verlinden (*Esclavage et ethnographie sur les bords de la mer Noire, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*) édite et commente quelques actes vénitiens (fonds des Notaires de Candie), relatifs à des ventes d'esclaves de *genere Margarorum* et surtout de *genere Cumanorum*, documents intéressants pour la connaissance d'un peuple que des migrations ont porté jusqu'en Hongrie, dont la langue était largement répandue jusque dans l'Asie centrale, et dont les captifs fournissaient d'esclaves tout le bassin de la Méditerranée. M. V. dit quelques mots du *Codex cumanicus* (1303), lexique latin-couman-persan, et croit que, dans les mots de *Perihenia comanorum*, *Perihenia* ne doit pas être un toponyme, mais simplement « une graphie corrompue ou pédante pour *progenie* ».

Dans les *Miscellanea historica in honorem Alberti de Meyer* (= *Univ. de Louvain, Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3<sup>e</sup> série, 22<sup>e</sup> fasc., 1946), le R. P. Axters, O. P. (*Over VIRTUS en heiligheidscomplex onder de Merowingers*) précise le sens de *Virtus* dans une douzaine de *Vitae* de saints mérovingiens ; les 65 emplois du mot qu'il y a relevés (compte non tenu des citations bibliques), se répartissent de la sorte : *Virtus* = force (classique), 13 exemples ; *virtutes* = les Vertus (un des neuf chœurs des anges), 2 exemples ; *virtus* = miracle, 26 exemples ; *Virtus* = vertu morale, 16 exemples ; dans 8 exemples, enfin, le contexte ne permet pas de préciser le sens. Ceci, pour schématiser, parce qu'en certains cas, on saisit le passage d'un sens à l'autre : là où, p. ex. *virtus* pourrait se rendre plus exactement ici par « influence », là par « capacité d'accomplir des miracles ».

Dans le même recueil (t. I, pp. 558-570), le Rev. P. Mens, *De « Brabanciones » of bloeddorstige en plunderzieke avonturiers (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> eeuw)* considère à nouveau les témoignages contradictoires de Jacques de Vitry (*Hist. occidentalis*, II, VII) et de Barthélemy l'Anglais (*De propr. rerum*, XV, XXV etc.) sur les défauts et les qualités des Brabançons. Dans Du Cange, *Brabanciones* est pris comme synonyme

de *ruptarii* ou *ruptuarii* et de *coterelli* ; le recours aux textes montre comment ces assimilations et confusions ont pu se produire.

Dans la *Revue du Moyen Age latin* (tome IV, 1948) dont les notices bibliographiques sont toujours copieuses et savantes, nous relevons les contributions lexicographiques suivantes : M. H. Dubled (*Le mot causidicus au Moyen âge*) complète et rectifie pour ce qui concerne l'Alsace, l'article de M. Berza (*Revue historique du Sud-Est européen*, t. XXIII, 1946, pp. 183-195) : en Alsace, où le terme apparaît en 1129 et disparaît en 1216, « il est équivalent de *scultetus*, dont la forme allemande est *schultheiss*, et a toujours, à notre connaissance, le sens de juge. Le *causidicus* dit le droit..., contrairement au *causidicus* antique, qui plaide la cause. Nous pouvons donc sur ce point compléter le Du Cange, qui a indiqué une équivalence *causidicus-advocatus* et une autre *scultetus-villicus*, mais n'a pas parlé de l'équivalence *causidicus-scultetus*. En Alsace les [deux] termes... s'excluent l'un l'autre... son emploi [sc. de *causidicus*] nous semble devoir être mis en rapport avec la renaissance [au XII<sup>e</sup> siècle] de la langue et de la littérature latines dans les abbayes et les écoles cathédrales, ainsi qu'avec la renaissance du droit romain ».

M. Maurice Bouygès (*Attention à « Averroista »*) (*ibid.* pp. 173-176) a trouvé un texte de la traduction latine du « Grand Commentaire » de la Métaphysique d'Aristote où *Averroista* ne désigne point un sectateur d'Averroès, mais bien Averroès lui-même.

M. L. Musset « *Cimiterium ad refugium tantum vivorum non ad sepulturam mortuorum* » (*ibid.* pp. 56-60) nous offre un bien curieux exemple des accidents auxquels sont exposés les mots au cours de leur existence ; il s'agit en l'occurrence des cimetières, qui, protégés par le droit canon, servaient d'asile aux pauvres gens traqués par la guerre. Le texte qui a fourni à M. L. M. le titre de son article est extrait d'une charte d'Étienne de la Rochefoucauld, évêque de Rennes (1157-1168) pour Marmoutiers : l'interdiction paradoxale de la sépulture dans l'enceinte du cimetière n'est point dictée, assurément par un souci de confort pour les vivants, mais par le respect des privilèges de juridiction d'une abbaye !

Dans la *Revue historique de droit français et étranger* (4<sup>e</sup> série, 26<sup>e</sup> année, 1948, pp. 144-149), M. Roger Grand (*De l'étymologie et de l'acceptation première du mot communia = commune, au moyen âge*), rejette l'étymologie proposée par Petit-Dutaillis, selon laquelle *communia* aurait été forgé sur le mot roman *commun* ; avec von Wartburg (*Franz. Etym. Wörterbuch*, s. v. *communis*), il revient à l'explication

de la transformation en substantif féminin singulier d'un adjectif neutre pluriel (cf. *regalia, prebenda, provenda*). *Communia* est d'ailleurs employé concurremment à *communio, congregatio* (pour signifier une communauté en général) et, en matière municipale, aussi interchangeable avec *communitas, universitas* et quelques autres.

Dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* (t. XXVI, 1948, pp. 479-508), M. J. Hoyoux (*Reges criniti, chevelures, tonsures et scalpés chez les Mérovingiens*) tire au clair la confusion bizarre entre *tundère* et *tondère* que Max Bonnet avait voulu expliquer par les particularités morphologiques de la latinité mérovingienne. Les Francs, « lorsqu'ils voulaient signifier tondre, raser, enlever la chevelure, usaient du verbe *decalvare*, que Grimm interprète : *crines cum ipsa capitis pelle detrahere* » ; il s'agirait donc d'un véritable scalp, généralement obtenu par plaies contuses frappées à coups de bâton (*tundère* !) et affectant tout le crâne. La confusion dès lors s'explique « non plus seulement par une similitude phonétique, mais aussi par une parenté sémantique. Les gens qui écrivaient avec une certaine pureté ont dû, au début, dire toujours *tondère* pour raser ; *tundère* pour dépouiller le crâne par meurtrissures. Puis on n'aura plus compris la distinction, confondu les deux verbes et enchevêtré même leurs formes ».

Dans les *Bijdragen voor de Geschiedenis der Nederlanden* (t. II, 1948, pp. 233-237) M. B. H. Slicher van Bath (*Hoe werd de volkstaal in het middeleeuwsch latijn genoemd ?*) a relevé dans les textes latins du domaine néerlandais les expressions usitées pour désigner la langue vulgaire. Sans parler des formules (*quod dicitur* et analogues) qui annoncent, sans plus, le terme vulgaire par lequel on veut préciser le latin, dont on appréhende l'inadéquation, M. Slicher van Bath n'a pas relevé moins de 17 façons de désigner la langue vulgaire dans les 63 documents antérieurs à 1250 où il y est fait allusion. Le groupe de loin le plus nombreux est celui des adverbes et expressions adverbiales : *vulgo, vulgarice, vulgariter, vulgari nomine (lingua, vocabulo, sermone)*. Parfois, le rédacteur du texte précise : *quod est apud Fresones rosban-nare*. Ailleurs : *apud nos, lingua eorum, barbara lingua* et même *lingua sua — Theutonica lingua, Theutonice* (avec des graphies variables que nous ne pouvons détailler ici) semblent bien avoir été employés pour distinguer cet idiome, non point du latin, mais du français (*lingua Romana* ou *Gallica*) : ce qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, s'explique par l'expansion du français au nord de la frontière linguistique. Mais ici *theutonice* désigne le thiois et non l'allemand.

Dans *Vox Romanica* (t. IX, pp. 29-56), M. J. Jud (*Altfrz. estuet ; bündnerrom. stuver, stuvair*) reprend et justifie par de nouveaux

arguments, tant d'ordre sémantique que phonétique, l'étymologie (*opus est*) jadis proposée par Tobler et reprise par Lerch. De même que le latin de basse époque offre, à côté de *oportet*, un *oportet est*, un *\*est ope* a pu être formé à côté de *opus est*. La coexistence d'autre part des formes personnelles *debeo*, *possum*, *valeo* et des impersonnels *debet* (= *necesse est*), *potest*, *valet*, aura entraîné — le fait est attesté pour *oporteo* — la personnalisation de *\*estopeo*, *\*estopes*. Nous ne pouvons suivre ici M. Jud dans la partie proprement dialectologique de sa démonstration. Les dernières pages de l'article (pp. 54-55) où il revient sur la tendance qu'ont les impersonnels exprimant l'idée d'obligation à se transformer en verbes personnels, sont bien suggestives ; il y reconnaît l'influence de la catéchèse. Pour le chrétien, ce qui était l'impératif de la loi morale devient affaire de salut personnel, où le *moi* est intéressé au premier chef. Hypothèse séduisante, mais que M. Jud tout le premier souhaiterait voir contrôlée par une enquête systématique chez les Pères latins et dans les sermons du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle.

C'est grâce aux recensions toujours extrêmement approfondies de la même *Vox Romanica* (t. IX, pp. 238-243) que nous avons eu connaissance de la thèse d'un disciple de W. von Wartburg, Arno Zipfel, qui a trouvé la mort sur le champ de bataille, mais dont le travail : *Die Bezeichnungen des Gartens in Galloromanischen*, confié à des mains amies, a pu être publié (Borna-Leipzig, Druckerei Robert Noske, 1943). Aux mots de la famille de *bigard*, M. J. J[ud] ajoute ceux qu'il a trouvés dans les Glossaires de Pietro Sella (Arno Zipfel, dont le travail a été présenté en 1939 n'aurait pu avoir connaissance que du *Glossario latino emiliano*, paru en 1937) : *piarda* et *spiarda*. Particulièrement intéressantes étaient les pages consacrées à *ouche*, dont Arno Zipfel avait relevé et localisé les formes médiolatines suivantes : *olca* (762-1160) ; *occa* ; *olica* (seulement dans les *Formulae Senonenses* et dans deux textes des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> s.) ; *osca*, enfin, que M. J. ne voit pas la possibilité de ramener à *olca*. *Ouche* s'arrête aujourd'hui sur une ligne qui, approximativement, va de Belfort à Cherbourg ; mais les formes latines sont attestées dans des chartes lorraines et picardes. Ici encore, nos dépouillements permettront sans doute d'apporter des précisions.

La *Vox Romanica* (t. IX, pp. 188-189), enfin, nous permet de signaler à nos lecteurs un *Hommage à Georges Guichard, Manuel d'Études foréziennes* (Montbrison, au siège de la Diane, 1947). Elle y relève une contribution de E. (?) Ernout sur le *Latin des Chartes* : relevé de latinisations de termes de l'ancien provençal ou de l'ancien français : *cotuma* = coutume ; *pistorossa* = boulangère (de *pestoressa*) ; *coissia* =

cuisse, d'après une forme dialectale *coissi* ; *numbulu* (de l'anc. fr. *nomble*) ; *preconitare* (de l'anc. prov. *per coindar*) ; *benevisarius*, par contre, vient directement de *beneficium*. Et de Jean (?) Marouzeau, *L'abundantia stili dans les chartes*, étude de l'influence stylistique du latin classique sur les formules usitées dans les chartes.

Les discussions que les historiens<sup>1</sup> ont consacrées aux thèses défendues par M. Leo Verriest (*Institutions médiévales. Introduction au Corpus des coutumes et des lois de chef-lieu de l'ancien comté de Hainaut*, t. I, Mons et Frameries, 1946, dans la *Collection de documents anciens relatifs au Hainaut*, section de cette vaste encyclopédie provinciale « *le Hainaut* » dont le regretté Léon Losseau avait pris l'initiative, assumait la direction et soutenait de sa générosité) disent assez l'importance d'un ouvrage où l'on trouvera, à la suite d'un tableau du régime seigneurial dans toute l'Europe occidentale, une histoire de l'évolution des droits seigneuriaux jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. L'étude des institutions conduit forcément à celle du vocabulaire. A plusieurs reprises, M. V. insiste sur « l'élasticité sémantique du latin médiéval ». Relevons (p. 14) ses réflexions sur l'emploi confus des termes *liber*, *ingenuus*, *servus*, *homo*, *colonus*, *hospes*. Plus loin (p. 56), il s'attache à distinguer les sens divers du mot *tallia* ou de la *mortua manus*. Ailleurs (p. 122-123), il énumère les vocables qui recouvrent les tenures : *hospitia*, *casales*, *mansurae*, *horti*, *coterii*, ou leurs possesseurs : *mansionarii*, *accolae*, *submansores*, *hospites*. Ailleurs encore (p. 181, n. 2), il signale les termes synonymes de *votivi*, *luminarii*, *cerocensuales*, *sanctuarii*, *tributarii* qui désignent les sainteurs. Les interprétations proposées emportent-elles toujours la conviction des spécialistes ? La compétence de M. Verriest en matière d'institutions médiévales nous invite en tous cas à les considérer avec une particulière attention<sup>2</sup>.

#### LANGUE.

Les *Vitae Sanctorum Hiberniae* dont C. Plummer a édité le corpus (2 voll., Oxford, 1910) s'échelonnent du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, et même

1. L. GÉNICOT, *Les Institutions d'Europe occidentale au Moyen Age*, dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXVI, 1948, pp. 716-741 ; R. DOEHAERD, *Un livre, une méthode*, dans *Annales*, 4<sup>e</sup> année, 1949, pp. 23-28 ; R. BOUTRUCHE, *Bulletin historique : Histoire de France au Moyen Age*, dans *Revue Historique*, t. CCII, 1949, pp. 84-90.

2. Nous devons cette note à M<sup>lle</sup> M. Bruwier, Assistante à l'Université de Liège.

au-delà ; leur syntaxe, néanmoins, présente suffisamment de traits communs (en proportions variables, sans doute) pour que le Rév. William G. Most ait pu y consacrer une étude d'ensemble : *The Syntax of the Vitae Sanctorum Hiberniae* (*The Catholic University of America. Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, vol. XX), 1946.

Il serait injuste de reprocher à un pareil travail un manque de vigueur démonstrative : en envisageant tel ou tel phénomène particulier, le Rév. G. Most serait sans doute arrivé à des conclusions bien nettes : on n'est point en droit d'en exiger d'une étude d'ensemble, contribution à la vaste enquête que poursuivent, sur la latinité chrétienne et médiévale, les diverses collections de la *Catholic University of America*. Mais, optant pour un relevé, l'auteur devait nous présenter un relevé complet — quitte à restreindre son enquête à la syntaxe des cas, par exemple — Il aurait été fastidieux, assurément, de citer tous les exemples conformes à la grammaire classique. Mais chaque anomalie a-t-elle bien été relevée ? Nous avons noté, seul exemple de génitif après comparatif (p. 19) : *prior omnium nostrum de navi descende*, tournure grecque transmise par la voie d'anciennes versions latines de la Bible, nous dit l'auteur. Nous y verrions plus volontiers un phénomène d'analogie avec la construction normale après un superlatif : *prior* est ici l'équivalent de *primus* : mais cet exemple n'est pas repris p. 51, dans le § relatif aux confusions entre degrés de comparaison.

Les *Vitae Sanctorum Hiberniae* offrent-elles des traces d'influence gaélique ? Ici le latiniste devrait être doublé d'un celtisant pour apprécier en connaissance de cause les conclusions de l'auteur : elles sont d'ailleurs fort prudentes. Des influences sont possibles, probables parfois : il est difficile de se prononcer, puisque déjà les infractions à la grammaire que l'on relève dans les textes de la basse latinité sont justifiables, souvent, de plusieurs explications. Voici, à titre d'exemple : *Stultum est quae agitis fratres* (*V. Brendani* I, 17) : le Rév. W. G. M. qui l'explique bizarrement par une attraction du nombre : « The plural in *quae* is probably due to the influence of *agitis fratres* » (p. 9), suggère ailleurs (p. 285) l'influence d'un modèle irlandais, où l'on n'aurait pu faire la distinction du singulier et du pluriel. *Stultum* ne serait-il pas tout bonnement un neutre employé substantivement (cf. Löfstedt, *Syntactica*, I<sup>2</sup>, 1942, pp. 8-9) ?

Relevons encore — mais ici, il n'y a plus d'influence gaélique en jeu — *apparuit illis portum angustum* (p. 2), où *portus* se serait transformé en neutre de la 2<sup>e</sup> déclinaison. L'analogie n'a-t-elle pu amener

un accusatif après une expression sentie comme un équivalent de *viderunt* ?

Des statistiques, portant sur dix pages de chaque *Vita* de l'édition Plummer, nous offrent un tableau synoptique de quelques particularités telles que nominatif absolu, ablatif absolu, constructions de *quod* et de *quia* avec l'indicatif ou le subjonctif, expression du but, au moyen de l'infinitif, du gérondif avec *ad* ou *pro*, etc. ; mais le riche *Index verborum et locutionum*, clef des dépouillements du Rév. W. G. Most, nous est bien plus précieux encore.

Il serait vain de ramener à quelques chiffres les statistiques d'emploi des clausules métriques et rythmiques que Sœur Joséphine Brennan et Sœur Mary Joséphine Suelzer ont établies respectivement pour saint Augustin (*A Study of the Clausulae in the Sermons of St. Augustine, Patristic Studies*, vol. LXXVII, 1947) et pour Cassiodore (*The Clausulae in Cassiodorus, Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, vol. XVII, 1944). Ces chiffres n'acquiescent de valeur que s'ils sont, ou bien comparés à d'autres — qu'ont déjà fournis maints volumes des collections de la Catholic University of America — ou bien justifiés par le recours au texte. Bien qu'une étude concernant saint Augustin ne soit pas du domaine strict de cette revue, notons cependant les conclusions de Sœur Brennan touchant la façon dont les sermons ont été prononcés ; la présence du *notarius*, qui sténographiait le sermon, atteste à suffisance que celui-ci n'était pas lu ; les clausules n'étaient donc point le résultat d'une patiente élaboration ; elles attestent plutôt une pratique consommée de l'éloquence et un sens inné du rythme.

Dans la polémique où tenants de la Règle de saint Benoît (B), d'une part, et de la *Regula Magistri* (M), d'autre part, revendiquent l'antériorité de leur texte, M. Masai (*Observations sur la langue de saint Benoît et du Maître, Miscellanea J. Gessler*, II, pp. 845-854), apporte des arguments tirés de l'examen du style et du vocabulaire des deux règles : au savant emploi du cursus dans M s'oppose, chez B, une indifférence complète à ces recherches. A côté de *abbas*, M emploie *magister*, *doctor*, *maior* pour désigner le supérieur du monastère. A *monachus* dont on relève dans B 37 emplois, M préfère *discipulus*. L'emploi de *doctrina* et de *disciplina* révèle des conceptions différentes chez les deux auteurs. La particule *autem*, d'emploi généralement si fréquent, chez B notamment, est pour ainsi dire bannie de M, et (si l'on fait abstraction des citations scripturaires), l'est totalement des passages communs. Bref, M.

Masai retrouve dans les textes communs le style et le vocabulaire du Maître, en qui, avec le P. Genestout, il reconnaît la source de la Règle de saint Benoît.

Renier de Liège n'est assurément pas un « grand écrivain » ; sa prose n'en est que plus représentative de son époque. M. H. Silvestre (*Notes sur la « Vita Evracli » de Renier de Saint-Laurent, Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XLIV, 1949, pp. 30-86) l'a analysée avec une minutie que l'on voudrait proposer en exemple. Nul doute que la multiplication d'études de l'espèce apporterait à la connaissance des écrivains du moyen âge latin en tant que tels c.-à-d. dans la pratique de leur métier d'écrivain<sup>1</sup> — des précisions qui nous changeraient des à-peu-près et des généralités dont on doit encore se contenter sur la matière. Les poncifs et les lieux-communs qui constituent la trame d'une prose artificielle sont bien propres, il est vrai, à décourager les chercheurs, et il a fallu à M. Silvestre une opiniâtreté peu commune pour considérer les choses de plus près, et, à propos des citations scripturaires notamment, pour distinguer emprunts explicites (textuels ou quasi-textuels) ; emprunts non-explicites (quasi-textuels, abrégés ou modifiés, limités à une simple expression) : encore n'entrons-nous pas dans le détail, et dans les distinctions plus subtiles qu'exigent certaines analyses particulièrement délicates. Mais ceci déjà aide à voir comment telle comparaison, p. ex., qui a son origine dans le texte sacré, s'est peu à peu détachée de son contexte scripturaire et, finalement, est entrée dans l'arsenal des lieux communs. Là même où l'on ne pourra s'engager dans cette voie, féconde surtout pour l'étude stylistique des écrivains, il sera du moins indispensable d'opérer une nette discrimination entre ce qui est la langue propre de l'auteur et ce qui est emprunt et citations. Faute de quoi, on risque d'aboutir à des conclusions absolument erronées : M. S. nous en apporte la démonstration à propos de la statistique d'emploi de *is* et de *ille* chez Renier (p. 68, note).

Nous avons rendu compte ailleurs (*Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXVII, pp. 779) de la thèse de M. P. Hoonhout : *Het latijn van Thomas van Celano, biograaf van sint Franciscus* (Amsterdam,

1. C'est un autre aspect du travail littéraire qui fait l'objet de l'article du P. PH. DELHAYE, *Deux adaptations du « De Amicitia » de Cicéron au XII<sup>e</sup> siècle (Recherches de Théologie ancienne et médiévale, t. XV, 1948, pp. 304-331)* : on voit comment le B<sup>x</sup> Aelred de Rievaulx, dans le *De Amicitia spirituali*, et Pierre de Blois, dans le *De Dilectione Dei et proximi* ont utilisé leur modèle : mais il n'est point question ici de langue et de style, mais de l'adaptation, voire du maquillage, des auteurs classiques.

Noord-Hollandsch uitg. Maatschappij, 1947). Signalons ici l'importante contribution qu'elle apporte à la connaissance du vocabulaire de l'hagiographe franciscain (pp. 20-54, et spécialement pp. 42 sqq., où sont étudiés les mots proprement médiévaux. Notons *peduciae*, *stuellum*, *cavillosus*, *inesibilis*, que M. P. H. n'a retrouvés ni dans les jexiques, ni dans d'autres textes). Les particularités de la syntaxe de Thomas de Celano sont analysées avec finesse ; nous ne reviendrons pas ici sur quelques interprétations qui nous ont paru discutables, mais nous croyons devoir mettre en garde ceux qui abordent de pareils sujets contre une tendance à laquelle M. P. H. a, inconsciemment peut-être, trop cédé : celle — en dépit de l'axiome de Traube — de considérer la latinité médiévale comme « une » : erreur dont la relative pauvreté de la bibliographie des travaux sur la matière porte en partie la responsabilité ; on est ramené, quasi fatalement, à ceux de Bonnet sur Grégoire de Tours, de Löfstedt sur la *Peregrinatio Aetheriae*... ; M. H. a utilisé aussi la thèse récente de Sr Snijders sur les Lettres de Loup de Ferrières : or, qu'y a-t-il de commun entre le latin de cet humaniste avant la lettre, le « roman commun » étudié par Bonnet et Löfstedt, et la langue du biographe franciscain ? Depuis Charlemagne, le latin est essentiellement une affaire d'école ; c'est donc avant tout à la doctrine grammaticale des écoles qu'il convient de se référer. Jusqu'où l'enseignement a-t-il été poussé ? dans quelle mesure l'écrivain a-t-il été perméable à d'autres influences ? Bible et textes liturgiques mis à part, il semble bien que ce soit du côté de la langue vulgaire plutôt que de celui des lectures — et où lisait-on la *Peregrinatio Aetheriae* et même l'*Historia Francorum* ? — qu'on devra aller les chercher.

#### TEXTES.

Bien que les Vies des Pères de l'Église de Merida, texte capital pour l'histoire de l'Espagne wisigothique, aient fait l'objet, de 1633 (*editio princeps* de B. Moreno de Vargas) à 1887 (ed. Ch. de Smedt, dans les *Acta Sanctorum*, Nov. I, pp. 316-337), de cinq éditions dont certaines ont été réimprimées (notamment ap. Migne, *P. L.*, 80, 115-164), elles n'avaient pas encore fait l'objet d'une monographie.

Le P. Joseph N. Garvin, C. S. C. (*The Vitas Sanctorum Patrum Emeretensium*. The Catholic University of America, *Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, vol. XIX, Washington, 1946) nous la donne aujourd'hui, sous la forme d'une nouvelle édition, revue sur les manuscrits, avec traduction anglaise en

regard ; elle est précédée d'une copieuse introduction où rien de ce qui concerne la grammaire et spécialement la syntaxe, n'est éludé ; transcrivons les mots dont le P. Garvin n'a point trouvé mention dans les lexiques : *almitas*, *altilia*, *anhelabundus*, *co(m)padiatim*, *evectiuncula* (variante : *bestiuncula*), *partiuncula*, *pecuniola*, *peroneratus*, *pulchrificare* (ou *pulchrifundare*), *ruralia*, *valefactio*, *vivariolus*, *voci-feranter*.

Le texte est suivi d'un commentaire exhaustif, où l'on reconnaît avec plaisir, pour ce qui a trait à la langue, l'influence de Löfstedt et de son école.

Le nom de Karl Strecker, autant que le renom de l'œuvre, vaudra à la nouvelle édition du *Waltharius* (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1947), avec traduction allemande de P. Vossen, l'attention du monde savant. On sait quelle place le *Waltharius* a tenu dans la carrière du maître des études médiolatines en Allemagne, depuis les notes parues en 1898 dans la *Zeitschrift f. deutsches Altertum*, jusqu'aux articles du *Deutsches Archiv* dont nous avons parlé ici même (t. XVI, 1942, pp. 192-194), travaux d'approche pour la grande édition prévue pour le t. VI des *Poetae* dans la collection des *Monumenta*. Et il y avait eu entretemps l'édition de 1907, réimprimée en 1924 : celle-ci en diffère assez notablement ; l'apparat critique, réduit à l'essentiel, ne donne que les variantes qui méritent d'être prises en considération pour l'établissement du texte. Celles qui n'ont d'intérêt qu'en tant que représentatives de leur tradition manuscrite ont dû être négligées. La préface donne un aperçu clair des questions que pose le fameux poème : familles de manuscrits, attributions proposées, problèmes soulevés par le prologue... En appendice, outre l'apparat critique deux relevés de *loci similes* (sources et influences), et une table des noms propres : ceux-ci, reconstitués par M. Norbert Fickermann, après la destruction d'une partie du manuscrit de Strecker : le disciple a tenu ici à rester fidèle à l'esprit et à la méthode du maître ; que la discrétion avec laquelle il s'est acquitté de la publication de cette édition posthume soit un titre de plus à notre gratitude !

Les textes hagiographiques latins que nous apportent les derniers fascicules des *Analecta Bollandiana* sont une vie de sainte Ode d'Amay, et la vie d'un imaginaire saint Suibert. Pour ce qui est de la première, les *Acta Sanctorum* Oct., t. X, pp. 128-140 en avaient publié la récitation brève, qu'ils dataient du X<sup>e</sup> siècle. Le P. Coens (t. LXV, 1947, pp. 196-244) remet les choses au point, et montre qu'il s'agit là manifestement d'un abrégé de la *Vita* qu'il faut dater, semble-t-il, du premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle ; elle est postérieure à la *Vita Lam-*

*berti* de Nicolas et a été utilisée par Gilles d'Orval. Le récit « édifiant et prolix », pas plus que la langue de l'auteur, ne présente rien de bien particulier. Mais l'édition, conforme aux traditions bollandistes, relève les plus légères variantes et les moindres particularités orthographiques des manuscrits, et l'introduction réussit à démêler une tradition hagiographique fort obscure.

Quant à la *Passio S. Suiberti*, (*Une fiction d'origine rhénane, S. Suibert, évêque martyr de Bethléem*, t. LXVI, 1948, pp. 91-116), il a fallu toute la perspicacité de son éditeur pour établir qu'elle est originaire de l'abbaye bénédictine de Brauweiler, non loin de Cologne, et qu'elle date, selon toute apparence, de l'abbatiate d'Aemilius († 1149). Sa latinité n'offre rien de remarquable ; ce n'est que par de minces indices d'ordre littéraire que le P. Coens a pu situer un texte dont le manque total d'historicité autant que la banalité de ses clichés hagiographiques étaient bien faits pour décourager la recherche.

Dans le *Bulletin de la Commission royale d'Histoire* (t. CXIII, 4<sup>e</sup> livraison, 1948), on relèvera une série de chartes publiées par les soins du chan. Floris Prims (*Het Chartarium van de O. L. V. Priorij van Korsendonk, van af 1395 tot rond 1415*) ; dix-sept de ces documents, ainsi que le testament de Gerardus Daniel (1390) sont rédigés en latin. Ils devront être portés sur la liste des textes à dépouiller par les collaborateurs belges, ainsi que la nouvelle édition du *Liber Traditionum* de Saint-Pierre au Mont-Blandin, dont MM. M. G. Gysseling et A. C. F. Koch viennent de donner, pour la partie du X<sup>e</sup> siècle (= pp. 1-5 et 124-128, + pp. 7-49, pages impaires, de l'édition Arn. Fayen) une édition particulièrement soignée : *Het « Fragment » van het tiende-eeuw Liber Traditionum van de Sint-Pietersabdij te Gent*. L'importance des questions de langue n'a pas échappé aux éditeurs, en raison notamment de l'intérêt que présente le texte pour l'ancienne toponymie gantoise (germanique), mais aussi de celui qu'il offre pour l'étude du « roman » ancien : au point de vue culturel, l'abbaye de Saint-Pierre n'a pu être, dans les premiers temps, qu'une filiale de Saint-Amand ; et le latin des chap. IV-VII (§§ 3-57 et 132 de Fayen) « n'est point du latin, mais du roman latinisé ». Les auteurs en donnent les caractéristiques. Notons spécialement les formes de l'accusatif qui ont tendance à se substituer à celles des autres cas ; mais des altérations phonétiques peuvent donner à l'accusatif du roman l'apparence d'un ablatif ou d'un nominatif. On rencontrera p. ex. : *temporibus supradicto rege ; donavit ad mensa fratrum ; cum infantes suas...* Des formes parfaitement classiques se mêlent à ces formes romanes, de sorte qu'interfèrent irrégularités de morphologie et de syntaxe,

sources de difficultés parfois insolubles. Quant à la lexicographie, un glossaire (pp. 311-312) a retenu les mots les plus remarquables<sup>1</sup> ; il ne se contente pas d'en donner la traduction, mais ajoute des étymologies et des références. Bref, cette édition répond aux exigences du philologue autant qu'à celles de l'historien.

#### TEXTES D'ÉTUDE.

Pour faire suite aux *Textes historiques latins du Moyen Age (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)* de M. Boutemy, la *Collection Lebègue* (qui va s'achever, soit dit en passant, avec son centième numéro, et sans avoir donné les textes des XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s. annoncés) nous offre, recueilli par M. J. Gessler, un excellent choix de *Textes Diplomatiques Latins du Moyen Age* (Bruxelles, Office de Publicité, 1948).

« Un triple but a été poursuivi : montrer l'évolution du latin diplomatique à l'aide de textes composés dans nos régions (d'où l'exclusion des bulles papales) ; extraire des gros cartulaires quelques actes particulièrement intéressants ; réunir les *keures* les plus importantes, éparpillées dans diverses publications et en donner le texte partiellement » c.-à-d. allégé, dans la plupart des cas, des signes de validation, des listes de témoins et des données chronologiques. Les documents sont originaires de toutes les régions de la Belgique actuelle, et de quelques régions limitrophes (Flandre et Hainaut français, Artois, Picardie) ; c'est qu'ils sont, en ordre principal, destinés aux étudiants des sections d'histoire des Universités belges. Ce volume, de format réduit et de prix modique, leur offre les pièces les plus significatives de leur histoire au moyen âge ; elles y sont encadrées de notes copieuses, où l'on trouvera l'écho des polémiques qui ont opposé les hommes de science sur tant de questions controversées. Les questions de vocabulaire n'y sont pas oubliées. Nous regrettons toutefois que l'importance de cet élément n'ait pas été mise davantage en évidence, comme l'aurait fait, par exemple, le groupement des termes de la latinité post-classique en un petit lexique. Un bref aperçu sur les traits les plus notables de la syntaxe aurait été le bienvenu. Et peut-être, malgré leur exceptionnel intérêt, aurait-il fallu sacrifier les

1. On trouvera dans les notes de l'article de M. F.-L. GANSHOF : *Le domaine gantois de l'abbaye de Saint-Pierre-au-Mont-Blandin à l'époque carolingienne* (*Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXVI, 1948, pp. 1036-1038) des précisions sur le sens de *pisa* ou *pensa* ; *sigla* ou *sicla* ; *geldindae* (*geldingi vel multones*, dans le texte du XI<sup>e</sup> s.) ; *assilae* (= voliges ?) *hagastaldi* ; le sens de *pictura*, employé pour désigner une certaine quantité de bois, reste incertain.

textes de Corbie (VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles) qui exigeraient, à eux seuls, un long excursus grammatical.

C'est à M. Gessler encore, mais cette fois avec la collaboration d'un historien hollandais, M. J. F. Niermeyer, qu'est dû le *Florilegium Chronicorum Neerlandicorum* ('s Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1948). D'une présentation soignée et bien digne des bonnes traditions de l'édition hollandaise, ce choix de chroniques originaires des Pays-Bas (au sens large du mot : le Pays de Liège y est inclus, ainsi que les diocèses de Cambrai et de Metz, et aussi la Frise), et datant du X<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, répond, comme les *Textes Diplomatiques* ci-dessus mentionnés, aux besoins des séminaires d'histoire. L'importance du volume a permis de donner des extraits suffisamment amples (dix à vingt pages et davantage). Les textes, empruntés aux meilleures éditions, ont été parfois revus sur les manuscrits (cf. *Textkritische Aantekeningen*, pp. 267-269) ; ajoutons néanmoins que nous aurions souhaité percevoir d'une façon plus tangible encore l'apport du philologue.

L'éditeur d'un recueil de textes d'étude ne peut se décharger sur les maîtres du soin de fournir le commentaire lexicographique indispensable. Il arrivera que des étudiants devront préparer des textes à domicile, et quels sont ceux qui ont un Du Cange, ou seulement un Maigne d'Arnis sous la main ? Un lexique n'est pas moins indispensable qu'un index des noms propres de lieu et de personne, et son absence est la seule critique que nous voyions à formuler à propos de ce très beau recueil.

Signalons enfin le *Gregory of Tours, Selection from the Minor Works, translated by William C. Mc Dermott* (4<sup>e</sup> volume de la 3<sup>e</sup> série des *Translations and Reprints from the Original Sources of History*, éditée par l'University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1949). Il répond à une formule assez paradoxale : textes destinés à des spécialistes ou à des étudiants, futurs spécialistes ; le choix a porté sur des œuvres hagiographiques dont on nous donne les préfaces ou des passages caractéristiques, présentés avec tout l'appareil d'érudition requis pour la lecture expliquée, mais uniquement *en traduction* ! Or il ne s'agit aucunement, soulignons-le, d'une collection de vulgarisation.

Que les exigences de la spécialisation fassent renoncer au latin les futurs historiens qui s'orientent vers l'étude de la période contemporaine, on l'admet encore. Ils ignoreront délibérément les grandes collections de textes, fruit d'un siècle de travail érudit, où leurs prédécesseurs, médiévistes et autres, apprenaient l'A. B. C. de leur métier. Mais si l'on veut étudier Grégoire de Tours, il faut nécessairement le faire dans le texte. Les notes mêmes de M. Mc Dermott le clament

à chaque page : soit qu'il ait dû opter entre plusieurs leçons, soit qu'il ait tenu à justifier ou à éclairer son interprétation. Ceci nous est garant de la conscience avec laquelle le traducteur s'est acquitté de sa tâche. Mais tous ces scrupules, ces renvois aux travaux récents ou au vieux Du Cange, de quelle valeur sont-ils aux yeux de celui qui n'est plus en mesure de se reporter au texte ?

#### VARIA.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ici les travaux qui, sous l'impulsion de feu Mgr Schrijnen, puis de M<sup>lle</sup> Chr. Mohrmann sont consacrés à la *Latinitas christianorum primaeva*. A cette école, Dom J. Leclercq, dans la *Revue du Moyen Age latin* (t. IV, 1948, pp. 15-22) vient de trouver un précurseur. Son article : *Smaragde et la Grammaire latine chrétienne* expose quelques-unes des théories développées par l'abbé de Saint-Mihiel dans un traité encore inédit (ms. B. N. lat. 13.029, du IX<sup>e</sup> s., provenant de Corbie). Non content de constater qu'il existe un latin chrétien distinct de la « *uera propriaque latinitas* », Smaragde s'efforce de comprendre ce fait et de le légitimer. « De même que certaines particularités du latin profane s'expliquent par la psychologie et les croyances erronées des païens, la foi chrétienne a imposé à la langue de Virgile des enrichissements et une souplesse plus grande ». Quand il parle du latin réel, Smaragde « ne porte pas d'exclusive contre les mots qui ne sont pas de formation classique », et pour lui, « le latin de l'Église n'est pas resté figé à une date révolue : c'est une langue vivante et qui demeure telle. »

Nous ne pouvons terminer cette chronique sans mentionner l'article de la *Revue d'Histoire ecclésiastique* (t. XLIII, 1948, pp. 495-512) relatif aux *Répertoires d'Incipit pour la Littérature latine, philosophique et théologique du Moyen Age*. Mgr Pelzer, après y avoir dit quels services on peut attendre de ces instruments de travail, et rappelé les principes qui doivent présider à leur confection, donne un relevé des tables d'Incipit dont nous disposons, et y ajoute la liste des philosophes et théologiens médiévaux auxquels ont été consacrées des monographies comportant des tables alphabétiques d'Incipit. La compétence que le savant scriptor de la Vaticane s'est acquise au cours d'une longue carrière consacrée aux textes scolastiques nous rend ces pages particulièrement précieuses. Les enquêtes sur des questions de langue et de style entraînent trop souvent l'examen des problèmes d'attribution pour qu'il soit nécessaire d'insister davantage sur l'intérêt de cette contribution à l'encyclopédie du latin médiéval.

Maurice HÉLIN.

Nous avons également reçu :

- Owen J. **Blum**. *St. Peter Damian : his Teaching on the Spiritual Life*. Washington, The Catholic University Press, 1947. (*Studies in Mediaeval History*, New Series, vol. X).
- Carleton M. **Sage**. *Paul Albar of Cordoba : Studies on his Life and Writings*. Washington, The Catholic University Press, 1943. (*Studies in Mediaeval History*, New Series, vol. V).
- Sr. Mary Vincentine **Gripkey**. *The Blessed Virgin Mary as Mediatrix in the Latin and French Legend prior to the Fourteenth century*. Washington, The Catholic University Press, 1938.
- Hans Peter **Bruppacher**. *Die Namen der Wochentagen in Italienschen und Rätomanischen*. Bern, A. Francke, 1948 (*Romania Helvetica*, vol. 28).
- Johannes **Hubschmid**. *Praeromanica. Studien zum vorromanischen Wortschatz der Romania mit besonderer Berücksichtigung der frankoprovenzalischen und provenzalischen Mundarten der Westalpen*. Bern, A. Francke, 1949. (*Romanica Helvetica*, vol. 30)
- Estuans Intrinsecus. Middellatijnse Gedichten uit Carmina Cantabrigiensia en Carmina Burana*, vertaald en ingeleid door Dr. Luc **Indestege**. Leuven, Uitgeverij de Pauw, 1950.
- Ph. **Delhaye**. *Une adaptation du De officiis au XII<sup>e</sup> siècle. Le Morali-um Dogma Philosophorum* (Extr. de *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, t. XVI, juillet-oct. 1949 et XVII, janvier-avril 1950).
- du même : *L'Enseignement de la Philosophie Morale au XII<sup>e</sup> siècle*. (reprinted from *Mediaeval Studies*, vol. XI, 1949).
- Jacob **Hammer**. *Another Commentary on the Prophetia Merlini* (*Geoffrey of Monmouth's Historia Regum Britanniae, Book VII*). (reprinted from the *Quarterly Bulletin of the Polish Institute of Arts and Sciences in America*, April 1943).
- Bror **Olsson**. *Swedish Erudite Name-Forms*. (Extr. du *Bulletin de la Société royale des Lettres de Lund*, 1948-49, I).
- Rivista Portuguesa di Filologia* (Coimbra), vol. I, tomo II, 1947 (Separata das « *Notas Bibliograficas* »).

*Mediaeval Studies*, vol. X, 1948 (Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Toronto, Canada).

*Bulletin Thomiste*, t. VII, XX-XXIII<sup>e</sup> années. Le Saulchoir, 1943-46.

Plusieurs de ces publications débordent le cadre de notre revue, qui a pour objet, rappelons-le, la *langue* latine du moyen âge (ca 500-1500), et plus spécialement sa *lexicographie*. Les autres feront l'objet d'une recension dans notre prochain fascicule.

M. H.

---